

obligatoire de l'aumône, la *ṣadaqa* en recouvrait à la fois l'aspect obligatoire et l'aspect volontaire — tous les textes jusqu'au troisième siècle au moins témoignent de ce flottement (du Coran à Abū Yūsuf, al-Balādhūrī, Ibn Sa'd ...). Dans le sens de l'obligation, la *zakāt* et la *ṣadaqa* avaient les mêmes attributaires : combattants, pauvres, voyageurs, *ʿummāl* ... (Cf. : Coran, II, 211; IX, 58, 104-105; Wensinck à *ṣadaqa* et *zakāt* ...). Et elles avaient les mêmes formes : produits agricoles et bétail; c'est-à-dire que le mot *zakāt* pouvait désigner l'impôt en bétail et le mot *ṣadaqa* celui en produits agricoles. Quelle différence alors existait-il entre la *ṣadaqa* sur le bétail (donc aux nomades) et la *zakāt* sur les fruits et les céréales (donc aux sédentaires)? Ajoutons enfin qu'il appert que le terme *ṣadaqa* était beaucoup plus fréquent (pour sa force connotative) que *zakāt*. Il me semble bien que c'était de la même chose que nos sources parlaient.

Les valeurs et les usages du milieu sédentarisé aidèrent Muḥammad et ses immédiats successeurs à fonder matériellement et symboliquement leur communauté; le discours imprécatoire a été marqué (Coran, *Ḥadīṭ*-s) par l'écart — à propos de ces valeurs précisément — entre le respect des sédentaires et la relative distance des nomades. Si cela est vrai et s'il est vrai que l'intégration des nomades ne fut pas entreprise aisée, il n'apparaît peut-être pas que la discrimination ait jamais été officielle, juridique (par une fiscalité spéciale). Mais il est clair que ces remarques, même fondées, ne changeraient rien à l'essentiel de l'ouvrage de Fred Donner.

Christian DÉCOBERT
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

S.D. GOITEIN, *A Mediterranean Society: IV, Daily Life**. University of California, 1983. xxvi, 487 p. dont notes, appendices, textes et cartes.

La mort du grand savant américain, même si le cinquième et dernier tome prévu pour *A Mediterranean Society* doit paraître à titre posthume, nous privera de la joie de découvrir à nouveau ces séries d'ouvrages dans lesquels une érudition stricte et exigeante se masquait sous une écriture plaisante, une large culture et un humanisme bonhomme. L'auteur s'y montrait vivant, aimable et attentif aux petits détails comme aux grandes choses de la vie : il entraînait le lecteur dans une longue promenade vers un passé qui n'était jamais totalement révolu.

Ce tome IV est sans doute le plus riche de la série. La civilisation matérielle qu'il décrit vaut presque autant pour les musulmans et les chrétiens que pour les juifs. Archéologues et historiens de l'art devront s'y référer pour écrire avec profit dans leurs disciplines.

Goitein a regroupé ses informations sous quatre grandes rubriques, la maison et la ville, les habits et les bijoux, les nourritures et les boissons, les montures. A son habitude, l'auteur rapporte au début de chacun de ses chapitres un trait de sagesse populaire afin de placer son lecteur dans l'atmosphère de l'époque. Puis, il décrit les espaces, les objets ou les denrées dont il est

* Erratum : Dans le compte-rendu sur Goitein III, paru dans les *Annales Islamologiques* XXI, une erreur s'est glissée que les lecteurs auront corrigée d'eux-mêmes : dans l'avant-dernier paragraphe de la page 327, il fallait lire « les cristaux taillés » et non « les cristaux émaillés ».

question, précisant pour chacun la terminologie arabe employée et les prix quand les documents de la Geniza le permettent. Enfin, il cite un ou deux textes complets qu'il a traduits afin d'offrir au lecteur un contrôle sur sa méthode. L'annotation est serrée et les références, nombreuses et variées. Pourtant, quelques publications récentes, notamment en français, ont échappé à la vigilance de ses collaborateurs.

Le chapitre sur l'urbanisme et l'habitat traite surtout de Fustât et du Caire. Les travaux de Gabriel, de Scanlon et de Garcin sont pris en compte et le résultat des investigations archéologiques est confronté au matériel issu de la Geniza. Les lexiques parus à l'occasion de publications de monuments du Caire ces dernières années pourront être utilement corrigés grâce aux précisions que l'étude des mots dans leur contexte quotidien apporte. C'est le cas pour les termes suivants :

'alw, 'askar, bāb al-nisa', bāb al-sirr, bayt, dakākīn, dār, dār al-ṣağira, dihliz, dūrqa'a, duwayra, fisqiyya, ḥarīm, ḥawānīt, ḥurmiyya, iwān, hizāna, ḥūristān, ḥuṣṣ, kumm, liwān, mağāz, mağlis ḥayrī, manzil, maq'ad, maṣṭaba, mustahdam, mustaraqa, qā'a, qayṣariyya, rawṣan, riwāq, ṣadr, saqīfa, ṣādirwān, sidillā, ṣuffa, sufl, sukn, ṭabaqa, ṭārma, wağh, etc ...

Le lecteur devra garder en mémoire que l'habitat décrit est celui de la métropole de l'Égypte fātimide ou post-fātimide, une ville exceptionnelle dans la Méditerranée arabe médiévale. En effet, sous la pression d'une population en forte croissance et en l'absence d'un système continu de murailles, Fustât jouissait d'une large liberté topographique. Des quartiers nouveaux s'y créaient continuellement alors que d'autres se dégradait, se ruinaient ou étaient désertés. De belles maisons, construites par les élites militaires ou administratives, occupaient de vastes parcelles qui se retrouvaient, un siècle plus tard, partagées entre plusieurs familles, issues des milieux les plus humbles. Goitein cite à plusieurs reprises des cas de cohabitation de gens d'origine ethnique ou confessionnelle variée aux divers étages d'un même immeuble, ce qui aurait été impensable dans une petite ville de province.

A l'inverse, l'espace occupé par une ville plus traditionnelle comme Damas était définitivement délimité par le très ancien tracé des murs; des faubourgs n'apparaissent que lors des périodes de prospérité. L'attribution à des groupes sociaux, ethniques ou religieux de telle ou telle partie de la ville ne varia guère à travers les siècles. Sur les plans du cadastre établis au début du Mandat, l'opposition entre les quartiers aisés aux grandes parcelles régulières et les quartiers populaires aux parcelles réduites, irrégulières et très imbriquées, se lisait aisément.

Après avoir décrit les maisons et les rues, l'auteur analyse l'économie de l'habitat, prix de vente, prix de location, entretien, et transmission des propriétés immobilières. Puis il détaille l'ameublement et tout ce que l'on pouvait trouver dans un logement urbain. Il apporte de précieux renseignements sur les prix, mais surtout sur les noms usuels des ustensiles domestiques en céramique, métal ou verre. Dans les publications muséographiques courantes, les objets exposés sont en général désignés par des termes empruntés à d'autres langues que l'arabe. Lors de la publication d'un texte chrétien de magie, Nessim Henein et moi-même avons tenté de préciser le nom de quelques récipients d'usage courant. L'ouvrage de Goitein apporte, ici encore, un très riche matériel. Certaines affirmations de l'auteur mériteraient d'être vérifiées dans le

détail; ainsi, il affirme (p. 146) que le mot *ṭayfur* est absent des dictionnaires arabes alors qu'il figure dans le Kazimirski. De même, on ne peut le suivre dans toutes les étymologies qu'il propose; là encore, un contrôle réel ne pourrait être effectué que par des spécialistes, disposant du temps et des instruments de recherche nécessaires.

Le chapitre sur les vêtements et les étoffes complètera, de même, les travaux de Serjeant dans ce domaine. Malheureusement, Goitein n'a pas eu connaissance de l'édition de la chronique d'al-Musabbiḥī qui contient des descriptions précises et détaillées des habits portés par l'Imām al-Zāhir lors des cérémonies officielles.

Le chapitre sur l'orfèvrerie vient à point dans un domaine où l'histoire des techniques est très en retard. Nous ne savons pas grand chose sur les bijoux d'or arabes médiévaux que nous différencions mal de leurs modèles byzantins ou asiatiques; quant aux bijoux populaires, portés par les femmes des campagnes ou par les bédouines, qui étaient fabriqués en argent et qui recouraient à un corpus d'ornements et d'images tout différent de celui qu'utilisaient les orfèvres des grandes villes, nous les ignorons totalement. L'apport des textes de la Geniza concerne surtout le travail de l'or et des gemmes mais il nous permet de placer des noms sur des ornements, d'apercevoir des évolutions et d'avoir une idée des prix.

On pouvait espérer un apport original et irremplaçable du chapitre portant sur la nourriture. Il faut faire part ici de notre déception. Là encore, Goitein a ignoré l'édition d'al-Musabbiḥī et cite cet auteur à travers les travaux partiels de Becker, parus au début de ce siècle. De plus, il n'a pas utilisé l'article sur la famine qui a frappé l'Égypte en 1023-1025, article paru dans le *JESHO* XXIII. Alors qu'il disposait de lettres datées au jour près, il n'a pas essayé de retracer l'histoire chronologique d'une crise frumentaire, montée spéculative des prix à l'annonce d'une crue insuffisante, sommets atteints après l'occurrence de la récolte déficitaire et surtout à l'approche de la soudure, lente retombée quand le blé nouveau entre en concurrence avec le blé stocké et souvent charançonné après qu'une ou deux moissons satisfaisantes étaient survenues. Il a deviné que la montée des prix affectait davantage les denrées achetées au détail que celles acquises en gros mais il n'a pas systématisé la recherche en ce domaine. Il a senti également que les prix montaient davantage dans les campagnes qu'en ville et surtout que dans l'ensemble Fuṣṭāṭ - Le Caire, mais il n'a pas su en mettre la cause en évidence alors que Maqrīzī y fait allusion dans différents textes. Les souverains — et cela était valable aussi bien pour les Imāms fāṭimides que pour les rois bouyides de Bagdad — veillaient avec jalousie au bon approvisionnement de leurs grandes agglomérations dans la crainte des désordres urbains.

Aucun effort n'est fait pour rechercher les tendances des prix sur le long terme ni pour mettre en rapport les données économiques avec les données démographiques ou événementielles. Aux X^e et XI^e siècles, le marché des céréales de la Méditerranée orientale tend à s'unifier; Byzance, l'Égypte et la Syrie produisent et consomment de grosses quantités de blé et se livrent à des échanges selon les caprices de la météorologie. L'action du vizir Ibn Killis sous al-'Azīz et sa politique syrienne ne peuvent être comprises si on n'étudie pas parallèlement les variations d'approvisionnement et de prix sur ce marché. Or, Goitein disposait avec la Geniza d'un matériau qui aurait permis de compléter ce que l'on soupçonnait grâce aux chroniques arabes. Le mépris qu'il témoigne (p. 234) pour l'apport de ces chroniques explique qu'il n'ait pas su apercevoir le problème. Pourtant, il aurait dû pouvoir répondre à une question qui se pose à propos de ce

marché : fonctionnait-il d'une manière totalement indépendante du marché mésopotamien ? Les blés de Jéziré qui alimentaient Bagdad pouvaient-ils être détournés vers la Méditerranée ? Dans le court terme, il aurait pu analyser la concomitance entre la variation du prix du pain et la variation du rapport or/argent, matérialisé par le rapport dinar/dirham.

Plus généralement, dans ce chapitre consacré à la nourriture, Goitein apparaît plus comme un ethnologue du passé que comme un historien. Il va et vient à travers les siècles et à travers la Méditerranée orientale sans suivre un plan précis. Il ne met pas toujours en parallèle les événements et les données chiffrées.

L'attrait qu'exerce l'œuvre de Goitein, notamment *A Mediterranean Society*, sur le public est grand ; des projets de traduction en français sont en cours de discussion. Le monde qu'il décrit, chaleureux, attachant, d'une unité profonde sous la bigarrure des ethnies et des confessions, est présenté comme immuable. C'est pourquoi l'histoire en est évacuée. Les crises qui surviennent de temps à autre semblent dues au hasard. Aucun projet social ou politique ne peut y être logiquement formulé pour répondre aux contradictions qui affectent la société. Ainsi, Goitein utilise la biographie qu'Ibn Zūlāq a consacrée au fou Sībawayh pour évoquer la hauteur des immeubles à Fuṣṭāṭ (p. 59), mais il omet de mentionner la forte tension sociale et confessionnelle que ce texte révèle, permettant de prévoir un demi-siècle à l'avance les mesures que prendra l'Imām al-Ḥākim contre les tributaires.

Malgré ces réserves, il est indéniable que la tétralogie composée par Goitein constitue la meilleure approche jamais rédigée de la vie économique, sociale et familiale d'une société médiévale. Mais il reste aux historiens une longue tâche à accomplir. Il faut tout d'abord analyser l'apport de Goitein, le confronter avec les données issues des travaux sur les sources islamiques et chrétiennes et avec les publications archéologiques et muséographiques pour corriger les lacunes ou les erreurs de part et d'autre. Dans un second temps, on pourra tenter d'effectuer une synthèse qui rende davantage compte des évolutions de cette société sur le long terme. Pour réaliser ce projet ambitieux, il serait indispensable de disposer d'une édition complète et d'une transcription en arabe des textes de la Geniza.

Thierry BIANQUIS
(Université de Lyon II)

M'hammad BENABOUD, *al-Ta'riḥ al-siyāsī wa l-iğtimā'ī li-Iṣbīliyya fī 'ahd duwal al-ṭawā'if*, Tétouan, Institut Universitaire de la Recherche Scientifique, 1983. 24 × 17,5 cm., 330 p.

Dans cet ouvrage, M. M'hammad Benaboud, chercheur à l'Institut Universitaire de la Recherche Scientifique de Rabat nous livre, en arabe, la thèse qu'il prépara sous la direction du Professeur W.M. Watt, et qu'il soutint à l'Université d'Edimbourg en 1978.

Il vient par là, sinon combler totalement, du moins contribuer à combler une lacune dans le domaine des études historiques consacrées à *al-Andalus*, en abordant cette période cruciale de l'histoire de l'Espagne musulmane qui suivit la chute du Califat de Cordoue. Le gros ouvrage de E. Lévi-Provençal, devenu classique, s'arrêtait précisément à la fin des Omeyyades. Se situant